

LE COEUR DU CHRIST, LIEU DE TENDRESSE

Maurice ZUNDEL

Le Christianisme s'est répandu dans le monde non pas comme une doctrine, mais comme une Personne.

Les mots n'existent pas pour traduire le Mystère du Christ. On ne peut pas comprendre comment les apôtres ont pu reconnaître le Christ, sans doute parce qu'ils étaient intérieurs à la Personne du Maître, parce que leur être en eux était emporté par la violence de l'Amour du Christ, qu'ils ont pu vivre cette amitié du Christ.

Le Christ est l'Ami de chacun, qui se meurt d'amour pour chacun. Toute la vie du chrétien est dans le Christ Jésus, ce mot revient chez Saint Paul jusqu'à 154 fois. « Que tous soient un, disait Jésus, comme le Père et moi sommes uns. » C'est avec cette intimité que le Christ veut nous être présent: présent dans l'unité de notre amour, comme la respiration de notre prière. Si donc toute la vie du chrétien est dans la vie de Jésus, il importe que le chrétien connaisse Jésus.

Qui est Jésus ? Emmanuel = Dieu avec nous. Mais comment Dieu se révèle-t-il à nous dans l'humanité de Jésus? C'est en regardant l'humanité de Jésus que nous entrons dans l'intimité du Dieu qui se révèle. Il nous faut pour cela un regard tout neuf. Presque toujours, nous sommes allés à Jésus à travers une idée toute faite de Sa Divinité, nous avons revêtu le Christ de toutes nos idées et nous avons vu dans Sa Passion des idées toutes faites, en sorte que l'humanité de Jésus est devenue tout simplement quelque chose d'artificiel, comme si ce n'était pas l'humanité la plus humaine. Regardons l'humanité de Jésus dans toute sa spontanéité, toute sa jeunesse et toute sa joie.

Un des mots qui résume toute la carrière de Jésus, c'est l'action de grâce, jusqu'en face de la Passion. Or le merci est dans un être humain ce qui traduit le mieux toute la délicatesse de son coeur lié à la délicatesse de Dieu.

Regardons avec des yeux tout neufs la tendresse de Jésus à la table de la Cène. L'heure de sa mort est toute proche, car il sait très bien ce que sera cette soirée, car précisément Il est en train de donner à ses disciples le mémorial qui sera jusqu'à la fin des siècles. Tandis que son regard embrasse tous les temps, comme sa mort répand sur tous les siècles le pardon de Dieu, il voit ce jeune disciple qui est Jean, qu'il connaît de toute sa tendresse. Il sent son angoisse avec le coeur de l'amitié. Il l'attire tout près de son coeur et le laisse reposer dans sa tendresse.

A un moment où tous les siècles sont devant lui, où Il est à quelques heures de son agonie, qu'il ait pu s'oublier encore, donner son coeur comme le refuge de son angoisse, rien ne nous introduit davantage dans la tendresse de son humanité.

Déjà l'épisode de Lazare nous avait appris combien Il s'émeut devant la détresse de l'humanité. Il était venu et Marie, celle qui n'est jamais lassée d'écouter sa parole, ne peut pas se consoler. Le Martre l'appelle, elle se rend au tombeau, mais peut-on espérer contre l'évidence de la mort. Il y a quatre jours qu'il est dans le tombeau. On roule la pierre et les larmes de Jésus se mettent à jaillir. Tout ce mystère de la mort qui a frappé son ami lui fait mal. Personne ne sait mieux que Lui, que la mort est le fruit de tous les refus d'amour. Personne n'a porté cette détresse comme le Christ Jésus devant le cadavre d'un être aimé. Voici que le Christ pleure comme ceux qui ont perdu un être bien-aimé. Il est tout neuf dans la douleur, tout neuf dans l'amitié. C'était la dixième heure. Il sentait qu'il n'avait pas d'ami plus cher que Lazare.

Le voici en Galilée près du Thabor, un cortège funèbre passe. C'est l'unique fils d'une veuve que l'on conduit en terre. Il sait bien ce qu'est une mère, Il ne peut pas résister à la douleur de cette mère. « Jeune homme, lève-toi » et Il le rend à sa mère.

Il n'est pas jusqu'à la colère de Jésus qui peut nous introduire dans les secrets les plus merveilleux de son humanité. Jésus est arrivé sur l'esplanade du Temple, il a pénétré sur le parvis. Il le trouve envahi de vendeurs, de bétail, et pourtant c'est le Temple de Dieu.

Essayons de nous représenter ce que c'est pour Jésus que cette boucherie du Temple. Songez que le Christ avec la Samaritaine lui avait appris que Dieu est Esprit. Personne mieux que Lui ne sait que Dieu est un Dieu intérieur, que son sanctuaire est l'âme humaine, qu'il est impossible de la connaître sans se donner à Lui.

C'est par miséricorde infinie qu'il les supporte mais, quand ce n'est plus de l'adoration qui est à la base de leur intention, quand elle est tout à fait absente, cela devient insensé. Devant toutes ces clameurs, ces bruits, ces intérêts humains qui accaparent les parvis du Temple de Dieu, comme si Dieu était blasphémé, comme si on voulait le réduire à une idole, Il ne peut plus supporter cette insulte au Visage de Dieu, cette défiguration à l'intégrité de Dieu. Il renverse les tables des vendeurs qui, devant cette sainte indignation, laissent tous leurs intérêts et leurs cris.

C'est donc ce sentiment d'adoration, de respect, de culte intérieur qui s'exprime dans le coeur du Christ par cette indignation: elle est la révélation vivante de l'obéissance qu'il vécut jusqu'à la mort.

Il se nourrit de la Volonté du Père et c'est pour accomplir cette Volonté qu'Il a tout quitté. Quand ses parents se plaignent de ce qu'Il leur inflige cette blessure: « Ne savez-vous pas, dit-il, que je dois m'occuper des affaires de mon Père? »

C'est pour cela qu'il a laissé sa Mère aux soins du disciple qu'Il aimait, et pourtant combien il doit l'aimer: c'est le seul être au monde qui Le comprenne et qui Lui soit complètement consacré. C'est donc précisément ce qu'Il devait donner parce que c'est ce qu'Il avait de plus cher. Nous retrouvons cette immense tendresse qu'Il avait pour elle sur la Croix: il avait encore la force de penser à elle, de la confier à son disciple, à son ami, à celui qu'il avait tenu sur son coeur, afin qu'il prenne soin d'elle, qu'il devienne pour elle un fils.

Nous ne connaissons pas l'humanité de Jésus-Christ, nous ne Le sentirons pas si proche de nous tant que nous n'aurons pas connu sa faiblesse et sa solitude. Jésus est un juif. Il aime son peuple. Il n'est pas interdit de penser qu'il ait espéré rallier son peuple à sa cause. Il a voulu tenter cette oeuvre désespérée, rallier Israël à son oeuvre universelle pour que les juifs deviennent les messagers de la Bonne Nouvelle. « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la Maison d'Israël. » Il y a dans cette parole une immense tendresse, il y a aussi peut-être une immense fidélité de Dieu à ses promesses, Israël devenant le missionnaire de Dieu parmi les peuples. Il dut apprendre chaque jour combien cette entreprise était désespérée, réaliser dans son coeur de chair ce refus toujours obstiné de son peuple, ce peuple que Dieu appelait sa fiancée, vers lequel Dieu avait crié sa tendresse infinie. Jésus savait qu'il n'y avait maintenant plus rien à faire, plus rien à espérer.

Jésus est au seuil de l'Agonie. Il sait que ses amis le laisseront seul. C'est alors que sa solitude sera tellement profonde qu'il s'enfuira vers ses disciples chercher de la tendresse et une présence, mais ce sera en vain qu'Il aura supplié Dieu que ce calice s'éloigne de Lui, sa prière retombera sur Lui sans être exaucée. Et quand il demandera aux disciples ce que personne ne peut refuser, Il les trouvera endormis et tout finira dans ce grand cri qui nous paraîtra toujours incompréhensible. C'est là que la Croix nous semblera la plus proche: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Ce n'est pas Lui qui nous dira que la Croix est une source de joie et de mérite. Au contraire, ce fut une si effrayante solitude qu'il n'a pu retenir ce cri d'angoisse: « Mon Dieu, mon Dieu... »

Nous savons maintenant que nous trouverons dans son coeur un refuge, que Lui nous comprendra toujours au plus profond de notre désespoir. « C'est lui qui a appris, dit l'Épître aux Hébreux, l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. » C'est là qu'il est notre Frère, le premier né entre une multitude de frères, c'est ainsi que Jésus dans sa faiblesse nous apparaît comme notre Frère aîné. Quel bonheur d'avoir un Frère aîné, c'est-à-dire quelqu'un qui est plus fort que nous, qui a plus d'expérience que nous, à qui l'on peut tout confier de ses soucis et sur lequel on peut se reposer, sûr d'être compris et d'être aimé, et ce frère aîné, c'est notre Seigneur et notre Dieu.

Gardons dans notre coeur ce contact avec l'humanité toute neuve et toute spontanée de notre cher Seigneur. Gardons cette certitude qu'Il est notre Frère aîné et allons à Lui avec toute notre confiance, toute notre amitié, toute notre dignité mais surtout toute notre capacité d'aimer.

Il porte en Lui notre fardeau, Il nous demande de le Lui donner, d'être intérieur à Son Coeur afin qu'il puisse vivre notre vie, lui communiquer toute Sa Joie.

Le psalmiste a chanté ce cri de confiance humaine: « Jusque dans les pires angoisses, le Seigneur est mon berger, je ne manquerai de rien. » Quand même je marcherais dans le vallée de l'ombre de la mort, tu seras avec moi, ô Toi Seigneur, qui est mon Ami, mon Seigneur, mon Frère aîné.

DU COEUR AU COEUR

Maurice Zundel

Si l'injustice semble triompher souvent dans le domaine matériel, si l'ordre établi consacre tant d'iniquités, si l'intérêt d'un petit nombre, avec la complicité, hélas ! de tous nos égoïsmes secrets, rend presque impossible l'instauration d'une économie vraiment humaine, il y a pourtant une justice qui se réalise ici-bas, dans le témoignage que le coeur rend aux valeurs véritables.

Nous sommes très souvent dupes du succès, éblouis par les galons, flattés par les titres, subjugués par l'argent. Nous nous grisons de paroles, nous quêtions les compliments, nous nous empressons auprès des gens arrivés pour qu'ils nous fassent la courte échelle.

Mais tout cela demeure extérieur à nous. Notre âme en sent le vide dès qu'elle se souvient d'elle-même. Ce qu'elle ne fait jamais aussi bien qu'en rencontrant dans un être un élan de véritable bonté.

Quel mystérieux baptême sont ces larmes que nous re foulons à peine, quand un visage d'amour traverse notre regard, en nous révélant le monde que nous croyions peut-être aboli, et auquel nous sentons maintenant que nous appartenons par toutes les fibres de notre être : le monde de l'esprit et de la qualité, du silence et de la clarté.

Nous étions là comme d'autres jours, engagés dans les mêmes gestes, esclaves des mêmes attitudes, et cette lumière a passé, faisant surgir au-delà de cet automatisme opaque, au-delà des routines vulgaires, une Présence encore voilée, mais aussitôt reconnue en l'émoi qu'elle suscitait en nous. C'était comme un lever d'aube dans la nef d'une cathédrale, quand les vitraux sortent de la nuit, en laissant voir, dans la matière diaphane, tout un peuple divin qui chante le Cantique du Soleil.

Cette expérience, tous ceux qui l'ont vécue le savent, est indépendante de toute condition de race, de culture, de milieu, d'âge ou de sexe.

Tout être est capable de nous faire ce don merveilleux qui nous découvre l'humanité vraie. Et ceux qui nous l'ont fait sont à jamais nos bienfaiteurs, quand bien même nous ne les aurions aperçus qu'une seule fois sur la route, car la seule chose qui compte vraiment en nous, c'est ce fonds lumineux dont chacune de ces rencontres a augmenté la richesse.

D'autres peuvent avoir apparemment plus de titres à notre reconnaissance, qui sauraient bien nous les rappeler au besoin.

C'est pourtant ainsi que le véritable discernement s'accomplit.

Notre estime et notre enthousiasme vont spontanément à ceux dont la bonté toute gratuite nous a appris ce que c'est qu'être homme. Les autres admirations sont de commande ou de surface, celle que nous leur vouons coule de source et ne tarit point. Ils constituent pour nous la grande révélation : celle qui s'atteste comme lumière de vie en la transparence d'un être où le divin Visage resplendit.

Comment ne dirais-je pas ici tout ce qu'un prêtre reçoit des âmes qui viennent auprès de lui chercher la Parole d'un Autre, et qui voit tous ces mots qu'il prononce devenir vivants de leur vie !

Aucun contact ne nous apprend mieux combien sont inexistantes les barrières de classes, et superficielles les barrières de peuples; aucune rencontre ne fait saisir plus vivement l'universalité de l'Eglise : comment ne pas voir les enfants d'un même Père en tous ces visages tendus vers la même Lumière ?

Une humanité spirituelle existe déjà, en vérité, et, dans l'écroulement de toutes les hiérarchies humaines, l'Esprit de Dieu ne cesse de susciter l'aristocratie silencieuse des âmes, qui attestent que pour être, il faut se donner.

C'est par là que les iniquités sociales, sans cesser d'être crimes, sont mystérieusement annulées : par l'action rayonnante de la vie intérieure, qu'il est aussi impossible de contrefaire qu'il est impossible de l'arrêter.

Les hommes célèbres deviennent le plus souvent personnages de l'histoire, les saints, pour toujours, appartiennent au présent.

C'est ainsi que se manifeste dès ici-bas la vraie justice qui est l'ordre de l'amour. Ce que l'on fait n'importe pas, mais ce que l'on est : la qualité d'être ne pouvant d'ailleurs se maintenir en dehors d'une certaine qualité d'action où sa valeur s'exprime.

Qu'y aurait-il de changé dans le monde si je venais à disparaître - disent les découragés -, ma vie n'est utile à personne !

Mais alors, pourquoi Dieu vous la donne-t-Il aujourd'hui, dans les circonstances où vous êtes, Lui qui les connaît mieux que vous, si vous n'êtes nécessaire à l'équilibre de l'univers, si chacun des battements de votre coeur n'est indispensable à l'accomplissement de sa vocation divine ?!

Si vous ne pouvez plus rien faire, si vous êtes infirme et seul, si l'on vous a remplacé par une machine comme on le ferait d'un outil, vous demeurez toujours capable de l'action qu'une âme vivante peut seule accomplir, et sans laquelle toute notre civilisation matérielle n'est qu'une immense barbarie : AIMER.

A quoi sert que les hommes puissent communiquer d'un pôle à l'autre en l'espace d'un éclair, s'ils n'ont plus rien d'essentiel à se dire, s'ils sont également vides de l'unique nécessaire ?

Et quel avantage à ce qu'ils disposent tous de la même technique s'il n'en doit résulter qu'une concurrence plus meurtrière et une misère plus générale ?

Il n'y a que l'esprit de pauvreté qui use bien de la richesse, il n'y a que le désintéressement de l'amour qui rend clairvoyant.

Pourvus d'instruments merveilleux qui pourraient être l'expression d'une communion universelle, nous les avons employés à construire la cage où nous sommes inexorablement enfermés, pour avoir voulu sauver l'argent plutôt que l'homme.

En fait, rien n'est plus tragiquement certain, nous avons renié l'homme. En mettant une énergie farouche à sauvegarder les appuis matériels de la vie, nous sommes devenus indifférents à sa vie. Et des millions de jeunes-gens demain - (*Ceci était écrit avant le mois d'octobre 1935 !*) - périront peut-être, pour assurer ce Pain dont ils ont pu manquer déjà, et qu'ils ne mangeront plus.

Nous avons renié l'homme, nous n'avons pas pris au sérieux les richesses de son esprit et de son coeur, qui sont les seules valeurs proprement humaines.

Mais Dieu, Lui, ne renie jamais ceux auxquels Son amour ne cesse de donner l'être, et Il a promulgué ce commandement unique qui vise au plus haut de nous-mêmes, et qui situe au-dedans toute notre noblesse et toute notre grandeur :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, et de tout ton esprit, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

N'est-ce pas là toute la religion : Dieu est Amour, il faut L'aimer et le faire aimer, en aimant ?!

Quand l'Église, au XVIII^e siècle, voulut répondre aux arguments des Encyclopédistes qui prétendaient mesurer au compas de leur logique les mystères de l'éternel Amour, elle promulgua le culte du SACRE-CŒUR, comme pour ramasser en ce symbole ineffable, tout ce que l'on peut savoir de Dieu :

Dieu est un cœur - Dieu est tout cœur - Dieu n'est qu'un coeur.

Il était impossible de donner de l'Évangile une traduction plus émouvante, et de résumer plus simplement tout-à-la-fois ce que nous devons croire de Dieu et ce que nous devons faire pour nous approcher de Lui.

Le seul péché, au fond, n'est-ce pas de ne pas l'aimer, et ne sommes-nous pas virtuellement livrés à tous les désordres dès que nous ne sommes plus sous la garde de Sa présence ?

Nous sommes généralement beaucoup plus honteux des transgressions qui éclatent au dehors ou qui s'inscrivent dans la chair. Et pourtant, ce ne sont là que les conséquences et les symptômes de cette faute qui est le principe de toutes les autres : le refus d'amour qui nous sépare de Dieu.

C'est ce défaut de transparence au centre qui produit le trouble à la périphérie. Aussi bien le premier mouvement d'une âme qui prend conscience de ses défaillances doit-il être un élan d'amour vers le Père qui l'attend, et dont la présence est son Pardon. (Il est lui-même le pardon des péchés.)

Le péché n'est pas une dette inscrite dans un livre. C'est nous-mêmes en état de refus. La lumière nous envahira aussitôt que nous nous ouvrirons.

Nous ne pourrions sans doute jamais aimer autant que nous sommes aimés. Nous pouvons, du moins, aimer chaque jour davantage, en nous efforçant d'être toujours plus sincèrement tout coeur pour Dieu et tout coeur pour nos frères.

« Là où il n'y a pas d'amour, mettez l'amour, et vous extrairez l'amour », dit saint Jean de la Croix.

Il n'y a pas de maxime plus chrétienne, il n'y a pas de programme plus beau.

L'humanité peut encore être sauvée, et elle le sera, dans la mesure où nous estimerons la vie plus que l'argent, et le coeur plus que l'action, et Dieu plus que tout.

La route sera longue, mais nous pouvons commencer, en essayant de vivre à plein l'instant présent, pour rendre plus fécond celui qui suivra, le regard fixé sur la Lumière qui nous conduit :

Lead kindly light amid the encircling gloom,
chantait Newman, sûr de son amour mais incertain de ses voies :

Conduis-moi, ô très douce Lumière,
Dans les ombres qui m'entourent,
Conduis-moi,
La nuit est sombre et je suis loin de mon foyer,
Conduis-moi,
Je ne demande pas à voir les horizons lointains,
Un seul pas à la fois, c'est assez pour moi,
Conduis-moi,
ô très douce Lumière.

Maurice Zundel
L'Évangile Intérieur, ch. XV, Éd. Saint-Augustin